

Vicissitudes d'un théâtre antique

Construit à l'époque augustéenne, le théâtre d'Arles a fonctionné jusqu'au V^e siècle. Il servit de carrière au Moyen Age et, au début de l'époque moderne, seules deux colonnes étaient encore visibles. Des fouilles furent engagées au XVII^e siècle, qui amenèrent la découverte de la fameuse Vénus, mais c'est surtout au XIX^e siècle que des travaux permirent de dégager cet édifice.

Le théâtre d'Arles, particulièrement bien intégré au premier plan d'urbanisme augustéen, occupe le sommet de la colline de l'Hauture. L'étude des éléments retrouvés du décor conduit à une construction voisine des années 18-10 avant J.-C., pour ce monument dont la *cavea*, d'un diamètre de 102 m, repose sur les voûtes rampantes de salles rayonnantes et de galeries.

L'unique travée préservée du portique extérieur, qui comptait trois étages d'arcades, permet d'imaginer l'élévation totale et autorise les calculs de capacité : la salle divisée en trois *maeniana* et en cinq *cunei*, pouvait accueillir environ 10 000 spectateurs.

Face au public, le mur de scène s'élevait sur trois rangs de colonnes superposés dont seuls deux fûts de l'ordonnance inférieure, encore miraculeusement surmontés de leurs chapiteaux et d'un fragment d'architrave, laissent entrevoir la majesté.

Les ruines du théâtre servent de carrière

Le théâtre en tant que tel a dû fonctionner jusqu'au V^e siècle, puis l'abandon et la destruction commencent. Du V^e au XII^e siècle, les pierres et les marbres du monument serviront de matériaux pour l'édification de la cathédrale Saint-Trophime toute proche. L'épisode le plus célèbre de cette récupération est la guérison miraculeuse, par Hilaire (430-449), du diacre Cyrille « chargé de diriger la construction des basiliques » et qui s'était blessé gravement en dépouillant de ses marbres et en faisant démolir le *scenium* de l'édifice.

Les architectes de la cathédrale ne sont pas les seuls utilisateurs de la carrière : les blocs servent aussi à construire et à consolider plusieurs fois le rempart tandis que la travée sud est intégrée complètement à la ligne de défense, sans doute vers le IX^e siècle, sous l'épiscopat de Roland. La tour sera, à partir du XV^e siècle, utilisée comme poste d'observation puis comme prison, arsenal, habitation et lieu de dépôt de la Ville. Les restes du monument antique sont ainsi peu à peu détruits ou recouverts par un quartier qui comprenait plusieurs rues publiques et une église dédiée à saint Georges.

L'église, démolie en 1647, est remplacée en 1660 par un couvent des soeurs de la Miséricorde dont le permis de construire ne sera délivré par les Consuls qu'à la condition «... que les portes [du couvent] restassent ouvertes aux habitants et aux étrangers voulant voir les deux colonnes...». Curieusement, ces deux colonnes sembleront toujours funestes aux Arlésiens : au XII^e siècle, Gervay de Tilbury rapporte dans ses *Otia Imperalia* le rite païen de sacrifices humains effectués en mars sur « un autel perché au sommet de deux colonnes d'une hauteur prodigieuse ». C'est là aussi que, d'après Jacquemin, se tenait le lieu de supplice des criminels ; les textes des XV^e-XVI^e siècles appellent les colonnes « fourche » ou « palles de Roland » et au XIX^e siècle, les Arlésiens les surnomment les Deux Veuves !

Des fragments sculptés provenant du mur de scène avaient été découverts à plusieurs reprises au cours des XVII^e et XVIII^e siècles : outre la célèbre Vénus, le théâtre avait livré un Silène appuyé sur une outre, le torse colossal d'Auguste, une statue de Jupiter, les deux danseuses et d'importants fragments de corniches, frises, colonnes, etc.

Des travaux avaient été entrepris, comme en 1679 où 22 livres furent alloués à un terrassier « pour prix de ses journées, employé à creuser la terre du jardin des Religieuses de la Miséricorde, pour y faire recherche de vieilles statues et de colonnes... » ; en 1684, le roi voulant retrouver les bras de la Vénus offerte, fit fouiller l'avant-scène ; ce travail donna peu de résultats mais détruisit les piliers de séparation des arcades d'entrée, dépouillés de leur revêtement de marbre, et éradiqua les premières assises des portes du *scenium*.

Au XIX^e siècle, des recherches systématiques

Au XIX^e siècle, on décide enfin de faire des recherches systématiques ; une commission de fouille, garante de la bonne marche des travaux, est constituée avec des érudits et des peintres locaux, dont Réattu. En fait, ces fouilles sont avant tout destinées à la récupération de « beaux objets » et les recommandations scientifiques que le Conservateur des Monuments, M. Penchaud, adresse aux savants, font aujourd'hui sourire les archéologues : «...Dès qu'un ouvrier sentira quelque résistance, il devra dégarnir doucement l'objet qu'il aura frappé et avertir immédiatement les personnes chargées de la surveillance. Cet objet deviendra aussitôt le centre de la fouille que l'on grandira tout autour, avec beaucoup de précaution. Il n'en faudra pas moins pour extraire l'objet et le transporter, afin de ne pas le dégrader ».

La Vénus d'Arles

Découverte en 1651 par les frères Brun dans leur propriété, la Vénus d'Arles illustre admirablement la haute qualité de la statuaire d'inspiration hellénistique qui ornait les niches du mur de scène du théâtre. La statue, en quatre morceaux et privée de ses bras au moment de la découverte, sera d'abord interprétée comme étant une Diane avant que l'archéologue Terrin ne lui rende sa véritable identité.

Principal ornement des collections publiques arlésiennes, la Vénus restera une trentaine d'années dans sa ville d'origine avant d'être offerte au roi Louis XIV par les Consuls. Ce don a suscité bien longtemps la colère ou l'ironie des érudits locaux mais il semble que le Conseil n'ait pas eu d'autre possibilité : le roi, dont l'intérêt avait été éveillé par un courtisan en veine de flatterie, manifesta très clairement son désir et la Ville, en procès avec les Fermiers des Domaines et criblée de dettes, put croire un instant qu'un allègement de ses charges viendrait récompenser son zèle.

Remi Venture a bien montré d'ailleurs que si les Arlésiens avaient souhaité plaire au roi par seul esprit courtisan, ils l'auraient fait en 1660 lors du passage de Louis dans la ville à l'occasion de son mariage avec Marie-Thérèse d'Autriche. C'est donc en 1683 que le marbre prit le chemin de Versailles après qu'un moulage ait été exécuté par Jean Péru, ce qui fera dire amèrement à Frédéric Mistral : «...les Consuls portèrent leur admirable Vénus [au roi] pour recevoir en échange une croix de Saint-Louis. La Vénus d'Arles est aujourd'hui au Louvre et le plâtre à Arles, c'est bien gagné..."

Ce plâtre est pourtant devenu un document fondamental : la restauration entreprise par F. Giraudon, à la demande du roi, fut très sévère. Le sculpteur rajusta des bras à la déesse suivant en cela le désir royal, mais aussi arrangea le marbre antique en gommant bien des détails qui ne sont plus visibles que sur le moulage : gorge aplatie, plis dans le vêtement et surtout le tenon sur la hanche, qui prouve que le bras droit au moins était placé bien différemment...

Aujourd'hui, les Arlésiens considèrent la Vénus comme « la meilleure de leur ambassadrice à Paris » mais les plus nostalgiques espèrent toujours un peu que la belle déesse reviendra un jour chez elle, près du théâtre.

Même la tenue d'un journal de fouille est déjà recommandé : «...Je désire que MM. Les commissaires rédigent un journal exact des fouilles qu'ils auront à diriger. Ce journal, clos chaque matin et signé d'eux comprendra le détail des événements de la veille ; les observations qu'ils auront fait naître et la description des objets découverts, ainsi que du lieu précis de la fouille ».

Les travaux dureront de mai à août 1823 et amèneront une véritable moisson d'objets, notamment la superbe tête de la « déesse au nez cassé » et l'autel d'Apollon citharède. Cet essai fructueux engagea la commission à proposer une poursuite de la fouille et surtout l'exhumation complète du monument, après estimation et achat par la Ville des maisons qui le recouvraient.

Le dégagement de l'amphithéâtre (conduit de 1825 à 1830) ralentit un peu celui du théâtre mais dès 1833, l'opération pouvait commencer. Elle se poursuivit jusqu'en 1908 en raison de la restauration des fragments découverts et de la reconstruction d'une partie de la *cavea*, mais les choses étaient suffisamment avancées en 1862 pour que Jacquemin puisse s'écrier (en raccourcissant quelque peu la durée des travaux !) :

« Le théâtre mis à découvert sur la presque totalité de sa superficie ; ce qui restait du *scenium* nettoyé et soulagé du poids de tant de terre sous laquelle il était enseveli ; les deux grandes avenues latérales qui, du dehors menaient jusqu'à l'orchestre, déblayés et mises à jour ; l'orchestre lui-même, reparaissant au bout de quinze siècles avec l'élégance de son pavé de marbre jaune et de ses vastes compartiments honorifiques ; la belle tête grecque d'une colossale statue, assise, de l'empereur Auguste dont nous possédions déjà d'autres fragments, et dont le torse est à Paris qui devait nous le rendre ; les Silènes pressant de leur larges poitrines les outres d'où sortaient aux jours de fête, de frais et odorants liquides ; une autre merveilleuse tête attribuée à Livie, et qui pourrait bien être qu'un admirable fragment d'une divinité dont nous avons longtemps l'espoir de retrouver le reste ; des candélabres à morceaux ; des modillons ; des corbeilles de canophores ; d'immenses bandeaux de frises et de corniches du travail le plus pur, de la composition la plus riche, en assez grande quantité pour orner les façades du Louvre ; voila, après deux ans à peine les découvertes heureuses dont la commission faisait hommage à la France en échange des sommes que la France lui donnait ».

Claude sintès

Article extrait de « *Les dossiers d'Archéologie* », n°134, janvier 1989, p. 26-29